

P « J'écris pour lutter contre la désespérance et le cynisme »

ENTRETIEN. Dans « Il nous reste la foi », le grand théologien et frère dominicain Olivier-Thomas Venard témoigne de 25 ans de vie et d'étude à Jérusalem et se raconte au « Point ».

Propos recueillis par Jérôme Cordelier

Publié le 05/04/2025 à 08h00



Le frère dominicain Olivier-Thomas Venard dans les locaux du *Point*, le 1^{er} avril. © Khanh Renaud pour « Le Point »

Temps de lecture :
13 min



Au cœur de Jérusalem, les frères catholiques dominicains ont érigé une École biblique et archéologique qui, depuis la fin du XIX^e siècle, rassemble des chercheurs de tous horizons, dont les travaux font autorité.

Bibliste, théologien, le Français Olivier-Thomas Venard y vit, étudie et enseigne depuis vingt-cinq ans. Il publie ces jours-ci un livre spirituel et littéraire, témoignage profond et ciselé au titre magnifique, *Il nous reste la foi* (Grasset). De passage à Paris, il s'est arrêté au *Point*.

Le Point : « Il nous reste la foi » : quel sens donner à ce titre ?



Le frère Olivier-Thomas Venard.

© Khanh Renaud pour « Le Point »

Frère Olivier-Thomas Venard : L'expression peut avoir plusieurs acceptions. Dans un sens positif : « Au moins, il nous reste la foi. » Et, en négatif : « Il ne nous reste plus que la foi », comme une ultime bouée de secours. Ce titre m'a été suggéré par Madeleine Thompson, éditrice chez Grasset, après m'avoir entendu sur France Culture au lendemain des atrocités du 7 octobre 2023. « Il y a besoin d'amour à Jérusalem » : les derniers mots que mon père m'a adressés avant de mourir en décembre cette année-là ont achevé de me convaincre...

Je sors d'un rendez-vous avec un ami soufi, un très grand avocat des droits de l'homme en Turquie, à qui j'ai posé la question. Nous ne nous étions pas revus depuis neuf ans. Nous nous étions rencontrés à Jérusalem dans le cadre du magnifique centre d'études juives Shalom Hartman, dont je parle beaucoup dans le livre. Cet ami, qui est quelqu'un d'extrêmement rationnel, m'a confié qu'il avait le sentiment qu'on vivait une étape de déshumanisation rarement connue.

Quand on aligne les chiffres des horreurs du 7 Octobre, les terroristes qui non seulement commettent leurs abominations mais encore les diffusent en direct, en

invoquant le nom de Dieu, et quand on voit l'ultraviolence de la réaction – les dizaines de milliers de victimes qu'il faudrait considérer comme collatérales, en particulier les enfants –, on se dit qu'on est encore descendu d'un palier dans l'inhumain.

Au-delà de tout désespoir, de toute désespérance, il nous faut redire des choses absolument élémentaires, en essayant de prêcher à tout le monde que, a priori, il vaut mieux aimer les gens qu'on rencontre plutôt que de les détester. Je cherche à faire réentendre un discours raisonnable, puisé aux sources religieuses, dans un siècle fou.

« Quand je m'endors le soir dans ma chambre du couvent, au-dessus de près d'un million de livres savants dans notre bibliothèque, je sais qu'à 300 mètres de là, il y a des gens qui s'activent pour reconstruire le Temple... »

En tant qu'intellectuel chrétien, en quoi votre attachement à la Terre sainte revêt-il une dimension particulière ?

J'essaie d'être ouvert sur le monde tel qu'il est, pas simplement dans les idées qu'on peut s'en faire. Et pour cela, à Jérusalem, l'École biblique et archéologique française est vraiment « the place to be ». Quand je m'endors le soir dans ma chambre du couvent, au-dessus de près d'un million de livres savants dans notre bibliothèque, je sais qu'à 300 mètres de là, il y a des gens qui s'activent pour reconstruire le Temple...

À Jérusalem, depuis vingt-cinq ans, je vis une spiritualité du pèlerinage. Finalement, quel que soit notre attachement légitime à notre terre, à notre patrie, nous sommes tous de passage sur la terre. Et donc venir en pèlerinage dans ces « lieux saints », montrer à ceux qui y exercent la souveraineté qu'on peut être très attaché à ces endroits et aider ceux qui y vivent sans nécessairement vouloir exercer un pouvoir, c'est un service rendu à la paix.

À lire aussi : P. Delphine Horvilleur : « La haine antisémite se nourrit de tout »

Vous vous vivez en artisan de paix au milieu d'une violence incommensurable ?

Nous, dominicains, n'avons pas l'illusion de croire que nous serions là pour instaurer la paix ! Nous avons une mission finalement assez précise. Romano Prodi (président de la Commission européenne entre 1999 et 2004), d'aimable

mémoire, quand il est venu inaugurer notre bibliothèque – c'était un mois après mon arrivée à Jérusalem – m'a frappé par ses paroles. L'Européen venait de recevoir un très mauvais accueil à la mairie de Jérusalem, il était assez ébouriffé par ce qu'il venait de vivre, et il inaugurerait une bibliothèque.

Il nous a tenu un discours d'homme politique catholique, profondément humaniste. Il disait : « Votre mission, c'est de cultiver ici, dans la paix, en profondeur et en largeur, la mémoire culturelle et religieuse commune à tous les habitants de cette terre. » Notre service de la paix se situe aux racines, d'abord par l'étude. En ce sens, nous sommes fidèles à notre vocation de religieux dominicains, de frères prêcheurs. Nous croyons qu'il existe, traversant toutes les confessions ou les non-confessions, une communauté des chercheurs de vérité, qui savent bien que la réalité débordera toujours les idées qu'on peut s'en faire.

En ce moment, à Jérusalem, cela doit être très compliqué de chercher la vérité ?

C'est à la fois très compliqué et très, très urgent. Compliqué, dans la mesure où nous sommes depuis plusieurs années maintenant tombés dans l'ère des « vérités alternatives », comme disait l'autre. Urgent, parce que nous avons soif de bâtir un monde commun, et cette soif est inextinguible. Nous sommes obligés de construire cette vérité en confrontant des points de vue, cette quête est essentielle.

Si on n'y arrive pas, ce sera l'opinion des plus forts qui écrasera celle des plus faibles. Et c'est ce que nous voyons. Quand je dis : « Il nous reste la foi », je ne parle pas de la foi comme un refuge dans des imaginations ou des doctrines toutes faites. Il s'agit véritablement de la foi comme une vertu théologale, une impulsion venue de Dieu, qui nous échappe, mais qui est en nous.

Votre livre est-il un cri de douleur, au milieu de cette violence que vous qualifiez de « marée noire » ?

Ce n'est pas un cri de douleur, non. Ce n'est pas un cri. J'ai écrit ce livre pour résister à la tentation de la désespérance ou du cynisme. Et aussi pour me livrer à une forme d'examen de conscience. Dans la première moitié du livre, je témoigne de cet amour pour la Terre sainte et pour ses habitants, en particulier les juifs – parce que ce sont eux mes interlocuteurs privilégiés, mes collègues les plus nombreux. Non pas qu'il n'y ait pas de vie de l'intelligence côté musulman, mais les rares théologiens formés, et jadis prêts à entrer en dialogue, sont désormais complètement mobilisés par la cause de la justice.

Je cite Mustafa Abu Sway, docteur de Notre Dame University, qui se tient en retrait. Il me disait, il y a déjà plus de dix ans : « Cela fait 25 ans que je pratique le dialogue interreligieux, et mes interlocuteurs sont toujours mes occupants. » Quant à moi, à un moment donné, ma résignation n'était-elle pas une forme de démission ? Entre 2012 et les horreurs du 7 Octobre, je ne voulais plus écrire. Finalement, on a tous feint de croire que, peut-être, le simple usage de la force allait permettre de réduire la cause palestinienne à un problème de police.

On pensait que le business reprendrait ses droits, que des accords avec de nouveaux pays arabes seraient signés, en déniant qu'il y ait un problème de justice de fond. C'est un des drames de la Terre sainte : les gens – et j'en suis – peuvent avoir une vie confortable, voire douillette, à côté d'autres qui sont dans l'oppression. J'ai rencontré à Bethléem de jeunes adultes qui n'avaient jamais vu la mer, alors qu'elle est à 1 h 15 de chez eux.

À lire aussi : P. Edith Bruck : « Je ne demande qu'une seule chose à Dieu : conserver la mémoire »

Les chrétiens peuvent-ils intervenir comme une force d'interposition ?

Pas « intervenir », pas comme « force », non. Mais être simplement présents. Un de mes grands regrets depuis 25 ans est d'avoir vu la communauté chrétienne locale diminuer. Et comment ne pas les comprendre ? Ils sont mal aimés comme arabes par les uns et comme chrétiens par les autres. Ils vivaient traditionnellement en bonne entente avec l'islam palestinien, qui n'était vraiment pas l'islam des seigneurs de la guerre.

Le peuple palestinien, au départ, toutes confessions confondues, ce sont des petits paysans, des petits commerçants, dirigés par une élite cossue très cosmopolite. Aujourd'hui encore, grâce au soutien de tous les programmes internationaux, c'est le peuple arabe le plus alphabétisé. Mais la violence s'est perpétuée, et s'est accentuée...

« Notre travail à l'École biblique sape à la base la validité religieuse des individus qui citent la Bible pour aller tuer d'autres personnes ou commettre des injustices. »

Il nous faut témoigner du fait qu'on peut aimer sans vouloir à tout prix posséder. Et en ce sens, revenir à l'essence de la spiritualité du pèlerinage. Je vais lancer un petit cocorico dominicain, peut-être, mais notre communauté, qui est modeste, est présente au cœur de Jérusalem quand même depuis 130 ans. Nous avons

connu plusieurs souverainetés. Nous sommes actuellement une vingtaine de frères, issus de douze ou treize nationalités différentes. Rien que cela représente un beau signe prophétique.

Je me le suis souvent dit pendant la deuxième Intifada, quand des bombes explosaient à quelques centaines de mètres de notre porte, en nous regardant : même avec de fortes divisions entre nous, nous nous montrions capables de demeurer sous un même toit, de prier et de travailler ensemble, et de faire un effort pour vivre dans la charité !

Que le feu de la religion serve comme combustible pour la guerre, et que cela se déroule sous vos yeux doit représenter un drame intérieur fort pour vous, non ?

Notre travail à l'École biblique sape à la base la validité religieuse des individus qui citent la Bible pour aller tuer d'autres personnes ou commettre des injustices. Je dirige un programme de recherche qui s'appelle « La Bible en ses traditions ». Il consiste à prendre en compte le fait que, plus on recule dans le temps, plus la révélation de Dieu en textes écrits se donne dans une diversité, dans une polyphonie irréductible.

Par conséquent, si je prétends, sur la base de la révélation, que Dieu fait de lui-même, arriver à une vérité pour moi, pour nous, ce sera d'emblée et toujours par un effort d'intelligence critique. Non pas une intelligence qui éradique la piété et se retrouve atrophiée en raison raisonnante, mais d'une intelligence inspirée par la piété, reçue comme un don du même Dieu qui donne les Écritures.



Selon le frère Olivier-Thomas Venard, « il nous faut témoigner que l'on peut aimer sans vouloir posséder à tout prix ».

© Khanh Renaud pour « Le Point »

Donc, d'après vos études, il n'y a pas de racines spirituelles à la haine ?

Bien sûr que si. Je réponds en théologien. Outre l'ignorance qui peut conduire à la méchanceté, il y a une racine spirituelle à la haine, qui s'appelle le diable. Il existe, de fait, une création visible et invisible. Et c'est plutôt bien qu'on en reparle. Parce que le déferlement de violence homicide, je veux croire qu'il ne sort pas seulement du cœur de l'homme. Je sais, ne serait-ce que par la pratique artistique, qu'il y a des puissances supérieures qui se disputent le cœur de l'homme. Il nous reste la foi en un Dieu bon et miséricordieux plus grand qu'elles toutes.

On en revient vraiment à des choses très fondamentales : pensons-nous vivre dans un monde qui n'est que chaos, désordre, lutte du plus fort contre le plus faible, émergé d'une espèce de violence indicible ? Ou bien sommes-nous tous dépendants d'une bienveillance presque désarmée tellement elle est puissante, et responsables les uns des autres, sous son regard ?

À lire aussi : **P. Thomas Römer : la Bible, le mal et nous**

Vous parlez du désespoir dans ce monde qui sous vos yeux « s'enfonce dans un désastre physique et moral »...

Je m'en remets au témoignage d'un ami juif, rejeton d'une famille persécutée par les nazis, israélien, prêtre catholique à Jérusalem et dont la « famille de cœur », sur place, est musulmane. Il résume toutes les contradictions et toutes les beautés de la Terre sainte. Il m'a dit un jour, durant la seconde Intifada : « Moi, ce que je vois, c'est qu'Israël va finir par tout annexer, mettre en place une espèce d'apartheid qui ne dira pas son nom. Ce sera très moche. Et il faudra une génération ou deux pour que Palestiniens et Israéliens refassent connaissance, qu'un nouveau mouvement en faveur des droits civiques se mette en place, et que finisse par se construire de facto l'espèce d'État binational que personne ne veut et que tout le monde, à force d'intransigeance, aura contribué à rendre nécessaire... »

« Les divisions ne sont pas entre les confessions religieuses, mais entre ceux qui cherchent la vérité et ceux qui préfèrent défendre des identités. »

Vous pensez que c'est ce qui est en train de se passer ?

Ce que nous voyons en ce moment, surtout, c'est la montée d'un messianisme terrestre surpuissant. Il y a non seulement la volonté de puissance de l'État d'Israël lui-même gouverné par des suprémacistes « juifs », mais aussi le soutien du fondamentalisme dit « chrétien », qui voit dans la présidence américaine un nouveau Cyrus qui, telle la tête de l'Empire perse antique, permettrait à Israël de devenir l'empire qu'il serait censé être, de reconstruire le Temple... avant qu'advienne une fin des temps, apocalyptique pour les méchants (c'est-à-dire « les autres ») mais radieuse pour les bons (« nous »). Donc non, on n'est pas dans le désespoir qui consisterait à ne pas savoir ce qui va se passer. Mais ce que l'on entrevoit n'est pas rose...

Ce que vous vivez a-t-il modifié votre regard sur les relations judéo-chrétiennes ?

Quand je suis arrivé à Jérusalem, j'avais déjà une grande passion pour la Bible hébraïque, par mon éducation, mais aussi mes études. Mon approche des textes était spontanément très proche de la tradition juive, qui prend le texte pour lui-même avant de vouloir à tout prix le réduire à des références extérieures.

L'enquête historico-critique est nécessaire, mais elle n'est pas suffisante. Si Dieu avait voulu se révéler dans un édifice doctrinal limpide ou dans une idéologie politique de conquête, il n'aurait pas choisi une œuvre littéraire aussi complexe,

stratifiée, à facettes multiples, pleine de réécritures et de répétitions. La Bible est une provocation à l'intelligence, pas à la violence.

À Jérusalem, j'ai eu la grande grâce de mettre cela en œuvre, notamment dans des réunions d'études interreligieuses. Pendant dix ans, j'ai eu la chance d'être invité par David Hartman, à la tête d'une yeshiva où croyants et intellectuels se retrouvaient pour étudier ensemble. Il ne s'agissait pas de « dialogue » avec je ne sais quelle intention un peu moralisante, mais d'étude en commun. Nous étudions des textes magnifiques, mais aussi des textes horribles, dont on a honte, dont on se demande comment un juif, un musulman ou un chrétien a pu écrire cela. Ces rencontres étaient fascinantes et édifiantes.

À lire aussi : **P** « L'histoire des chrétiens d'Orient est d'abord lumineuse »

Quelles leçons en avez-vous tirées ?

Ces rencontres m'ont appris que les véritables divisions ne sont pas interconfessionnelles, mais se situent dans le cœur de chaque personne. Je me suis souvent retrouvé, sur telle ou telle question, beaucoup plus proche de tel rabbin que de tel confrère chrétien qui semblait aligné sur des idées mondaines. Les divisions ne sont pas entre les confessions religieuses, mais entre ceux qui cherchent la vérité et ceux qui préfèrent défendre des identités.

Le patriarche de Jérusalem, le cardinal Pierbattista Pizzaballa, fait partie de la liste des « papabile » pour succéder au pape François. Il ferait un bon pape le cas échéant, pensez-vous ?

Voilà une question à laquelle je ne sais pas répondre, n'étant pas particulièrement intéressé par le « gossip » ecclésiastique. En tout cas, j'admire notre patriarche Pierbattista. Avant d'être patriarche, il a été custode de Terre sainte, c'est-à-dire le supérieur des franciscains chargé des lieux saints. C'est une grande responsabilité, car la Custodie de Terre sainte est une institution présente depuis le XII^e siècle.

Quand il a terminé ses mandats comme custode, il a accepté de devenir patriarche latin de Jérusalem, à un moment où le patriarcat était dans une situation critique, notamment sur le plan financier. Il a pris cette charge avec beaucoup de courage, même s'il ne parlait pas encore bien l'arabe, m'a-t-on dit, ce qui est un défi pour collaborer avec un clergé largement arabe. Et il fait véritablement œuvre de pasteur tout en relevant le défi de rendre sa stabilité au patriarcat latin.

Avec un sens concret de la proximité du Christ qui lui vient des lieux saints, il dialogue avec toutes les communautés, respecté par les chrétiens locaux, mais aussi par les autres confessions, ce qui n'est pas évident dans un contexte aussi tendu que celui de Jérusalem.

À lire aussi : **P.** « Le pape peut-il gouverner ? » François face à sa mission, la ferveur et les rumeurs de succession

À découvrir :

 **Le Kangourou du jour**

[Répondre](#)

Mgr Pizzaballa est capable de gestes forts, comme il l'a prouvé en offrant de remplacer des otages israéliens et en insistant pour entrer dans l'enclave de Gaza même pendant la guerre, pour des visites aux quelques centaines de chrétiens réfugiés autour de leur église. Il agit avec pragmatisme pour s'adapter aux situations complexes : n'est-ce pas essentiel dans une région comme la Terre sainte... et sans doute dans le monde polyédrique de notre temps ?

Les mots-clés associés à cet article

Religion